

Claude Mouchard

Mort ?

Un « je » émerge dans *L'espace aux ombres* (texte de vingt-cinq pages que Michaux publia en 1952 et qu'il reprit en 1954 dans *Face aux verrous*).

Rauque souffle, intermittent. « Attention. Vous m'entendrez plus tard. Il faut que je fasse attention. »

Ce « je » est féminin (comme autrefois dans *La ralentie*, ou dans *Je vous écris d'un pays lointain*). Il glisse souvent au « on ».

De ce pôle-souffle que forment les phrases, les phrases sont supposées émaner.

Les phrases de Michaux, pourquoi leur faut-il former ce noyau obscur et respirant ?

Elles ne le posent qu'enveloppé d'espace, elles le disent mordu par la distance...

Elles prétendent émaner de ce point lointain. Elles disent venir de cet espace qu'elles décrivent dans *L'espace aux ombres*. Or c'est un espace que le lecteur a l'impression de reconnaître. Où l'a-t-il déjà senti ?

L'espace au fond duquel les phrases disent naître est la thématization d'un élément plus immédiat : celui que les phrases de Michaux, toujours, suscitent — autour d'elles, entre elles — et où elles filent, vitesses.

C'est là-bas, nécessairement, dans leur élément fiévreux (en lequel le lecteur se rappellera avoir d'abord éprouvé le frôlement rapide des phrases), et à mesure qu'elles le ressaisissent en description et récit, que les phrases ont, de surcroît, à former, en une boucle, un pôle de « l'intime », à reformer, en un tourbillon tête, un « soi », un « dedans ».

Singulier élément, sursensible, que celui où baignent les phrases de Michaux, et qu'elles s'acharnent à capter pour y situer un « je » — « soi » dont elles émaneraient. De « l'intime » ne saurait s'y former que déjà hors de soi, hémorragique, extravasé...

Étrange « soi » dont la saveur même — celle d'un « dedans », du lien à soi — était déjà sensible dans l'élément même où, lecteurs, nous commençons à percevoir, avant même de les comprendre, les phrases de Michaux.

Fragilement circonscrit, ce « soi ». Fiévreuses, les distances, douteuses.

Pourtant, le « *je* » (féminin) s'adresse, très simplement, à un « *vous* » (masculin ?). Deux pôles. La distance, entre eux, n'est-elle pas mesurée, l'espace n'est-il pas stabilisé ?

« *Je* » naît — est dit émerger — dans la distance où d'abord, lecteurs, nous sentons les phrases glisser. « *Vous* », en revanche, tel que l'indique les phrases, vient au plus près de nous. Crèverions-nous la peau de la page, c'est à sa place, sous ses traits, que notre visage s'immergerait dans l'élément où les phrases sont sillages.

Si « *vous* » nous est si proche, c'est que, par ce mot, les phrases de *L'espace aux ombres* indiquent aussi, derrière le destinataire des messages du « *je* », la place de celui qui écrivait. Quasi-destinataire de ses propres phrases, l'auteur ? Ne les voyait-il pas lui naître au fond de l'espace ? Toute son attention se faisait vacante, limpide. Elle se concentrait, pour laisser s'y former librement les phrases, sur l'espace même.

Phrases nées de la distance — mais quand elle est la plus fragile, évanouissante. (D'autres fois, plume ou pinceau à la main, des lignes, imprévisibles et rigoureuses sourdaient du papier même — parentes des « *aventures de lignes* » que Michaux reconnut chez Klee.)

Elles se retournent alors vers qui écrit. Elles l'exigent. Ne le veulent qu'en suspens et, presque, un ombilic. Cicatrice d'une attention scrupuleusement dépendante des phrases qui surgissaient...

Entre « *je* », là-bas, et « *vous* », tout proche, la distance est immense — et soudain infime. La différence vibre, vit. L'émergence du « *je* » au sein de cette distance manifeste que, de l'être soi de celui qui écrivait, les phrases ont pris la charge. Le poids opaque du « *soi* » a basculé de *l'auteur* en elles.

La charge de l'intime, le sempiternel lien à soi, l'odeur même du soi, voilà qui se dénoue en ces phrases. Le « *soi* » — toujours reformé, tiède opaque — en se déliant dans les phrases contribue à délivrer leurs vitesses et devient en elles la substance d'événements spécifiques, transparents, bouleversants.

Mais non.

N'ai-je donc pas vu la séparation ?

« *L'espace aux ombres* » est donné comme un autre espace. Il est déterminé selon un autre trait : la mort.

.....
Entre le « *je* » — « *soi* » qui émet, là-bas, et le « *vous* » qu'il appelle, passe la séparation pure.

« *Vous* » appartient à « *ceux de la terre* ». Le « *Je* » est au nombre des « *âmes* », des « *ombres* ».

Cette fois-ci, les phrases de Michaux n'ont pas seulement — ou n'ont plus — cette liberté aventureuse où le « *soi* » pouvait basculer et se risquer, s'exposer à des événements dans l'espace... Il a fallu — par quelle urgence, sous la pression de quelle douleur ? — qu'elles soient jetées plus loin.

Réseau hasardé, comme un épervier déplié d'un geste, tout ce texte cherche à s'emparer du plus séparé.

Forcer — fût-ce d'un lancer de phrases — la barrière de la mort ?

Enée, Héraclès, Christ, Dante... *L'espace aux ombres*, brièvement, esquisse son propre héros ou saint : « *Si l'on a déjà vu un vivant ici, un vrai ? (...) J'en vis un, presque à faire peur, tant il était éblouissant. Il était de terre pourtant, cela se voyait à une certaine difficulté, au rythme, à une luminosité saccadée, presque convulsive.* »

Nul recours, pourtant, à une croyance commune sur quoi le poème se grefferait et dont il tirerait à la fois son inspiration et sa mesure, à l'instant de dire l'autre espace, le monde des morts... Avec ce « *vivant* », des souvenirs de tradition religieuse ou épique ont pu briller une seconde. Mais le « *vivant* » n'était qu'une figure, vite emportée ; toute mémoire mythique se froisse avec lui, balayée.

Pas de représentations traditionnelles, reçues, pour écarter du poème, à l'instant où il approche de la barrière de la mort, le risque du caprice imaginaire, de la fantasmagorie.

Faire parler ce qui s'est tu ? Croire capter le définitivement séparé ?

Le poème risque de devenir l'instrument d'un jeu misérable. Qu'est-ce qui peut bien se laisser prendre en son filet lancé aveuglément ?

Mousse d'images, à la saveur affreuse. Débris, comme d'une prolifération d'insectes, élytres broyées, « caprices »... D'excessives et vides sollicitations affluent ici, submergent le dire.

Le « *je* » de *L'espace aux ombres*, supposé émettre d'au-delà de la séparation, ne peut que se dire débordé d'une indigente abondance — c'est la seule honnêteté, l'unique rigueur qui demeurent possibles ici.

« *Je ne puis tout montrer. Innombrables sont les ombres, innombrables les catégories d'ombres.* »

Débordée par le monde inouï des semblables, infinie démonstration de son infime, bille au milieu de millions d'entrepôts de billes. »

Mallarmé — dans le grandiose, le puissamment enseignant *Toast funèbre* — chasse toute rêverie thaumaturgique d'évocation du mort qu'il célèbre. « *Ne crois pas qu'au magique espoir du corridor / J'offre ma coupe vide...* »

C'est une tentation (« *Salut de la démence et libation blême* ») dont il faut délivrer la poésie. Rien, là, d'un aveu d'échec. Un espoir, plutôt, et une tâche : sont encore à trouver la force de voir « *le pur soleil mortel* » et les mots (poème, savoir poétique, « *explication orphique* ») pour répondre à la question qu'est la mort : « *Qu'est-ce, Ô toi, que la Terre ?* »

(Et, dans les notes, inabouties, en vue d'un *Tombeau d'Anatole*, quel espoir, encore, perce — mais trop tard ! — d'un « *savoir* » qu'à l'enfant mourant il aurait fallu pouvoir, d'une haleine, donner... et qui aurait touché avec exactitude, musicalement, à la séparation, à la brûlure de l'être soi, à... quelle chance encore ouverte qu'on puisse chuchoter si claire... ?)

L'espace aux ombres, en réalité, ne nous fait croire à rien. Mais peut-être nous touche-t-il là où nous croyons obscurément.

L'audace de *L'espace aux ombres*, c'est plutôt de déplier ce à quoi — dans les paragraphes de la séparation pure — nous nouons nos façons de dire et de sentir...

Déroulées, dénudées, alors, les transactions qui habitent nos pensées, qui hantent notre sentir même, et que nous ne voulons pas savoir, nos mi-croyances cauteleuses.

L'espace aux ombres ne prétend pas nous faire croire à un autre espace. Il ne joue pas à nous faire accéder à l'au-delà de la mort.

C'est la séparation même qu'il fait parler.

Ou plutôt : les images qu'il délivre sont embruns de notre dire et de notre sentir s'écrasant contre la séparation.

L'espace aux ombres ne nous fait pas croire. Mais il nous convainc. Il astreint notre attention à la fausseté nécessaire de ses images.

Ce qu'il nous montre, il en prend la substance au plus près de nous-mêmes. Les images que ses phrases déplient « là-bas », comme nous en connaissons la saveur amère ! Elles ont notre goût et notre fadeur. Elles sont faites de l'étoffe du soi, de ce lien à soi qui toujours se reforme dans notre moindre parler-sentir, qui y pèse obscurément à tout instant, charge irregardable, destin affolé...

Des « ombres », des « âmes » mal différenciées peuplent cet espace. Elles sont les porteuses fugaces de sensations de différenciation plus anciennes et plus connues de nous que nous-mêmes : « Certaines, c'est comme un pincement, lorsque vous passez tout près. Vous n'en saurez pas davantage... » Ou bien l'être soi y précipite : « *Après d'autres on floconne de souvenirs anciens.* »

Être soi, dans *L'espace aux ombres*, c'est être proie. Ou bien, presque indifféremment, c'est être condamné à soi.

L'espace, dans cette figuration, est voûté de vols dont on ne perçoit que les effets. « *Présences sévères* », « *rapaces* », raids avides en quoi l'être soi, trop nu, fait s'emporter l'espace...

Dire la séparation, c'est livrer le dire aux apories féroces — nécessité et erreur unies — de l'être-différencié.

Les phrases de *L'espace aux ombres* engagent en elles l'obscurité lovée familière de l'être-soi, la dénouent... Comme toujours chez Michaux ? Mais cette fois, c'est au plus près du fait brut de la mort.

Nul bâtis de certitudes communes, nul discours accepté ne les soulage ou ne les guide là où elles ont affaire à la différenciation des soi « *dans le froid des approches de la mort* ».

Elles sont abandonnées à une hyperfluidité enfiévrée, ou au gel, à l'inertie. Elles saisissent ces risques, en font des images fausses-vraies. Non sans y recomposer à mesure leurs propres consistances, leurs vitesses mêmes.

Nues, sans autre lien à rien de commun que leur effort pour devenir phrases, les phrases de *L'espace aux ombres* osent être et figurer l'être soi, l'être différencié, là où il se soulève, écumantes sensations, contre la séparation brute, et se mêle à elle, y boit.